

## Colloque Doctoral International de l'éducation et de la formation

Nantes – 28, 29 novembre 2013

---

Aurélie Berguer  
IREDU-Université de Bourgogne  
aurelie.berguer@u-bourgogne.fr

# La cyberviolence entre adolescents en France : premiers résultats d'une enquête de victimation et de violence auto-reportée

## Résumé

*Les Technologies de l'Information et de la Communication (TIC) sont porteuses de nombreuses opportunités pour les adolescents mais elles présentent, dans le même temps, certains dangers dont la cyberviolence. Après avoir souligné les difficultés sémantiques, conceptuelles et opérationnelles relatives à cet objet d'étude et précisé notre positionnement théorique et méthodologique, nous présenterons les premiers résultats d'une enquête de victimation et de violence auto-reportée dirigée par le Professeur Catherine Blaya et menée auprès de 3589 collégiens et lycéens. Nous montrerons que 43,5 % des élèves interrogés déclarent avoir été victimes de cyberviolence au cours de l'année scolaire et 32,6 % auteurs et précisons les taux de prévalence relatifs à chacun des neuf types de cyberviolence étudiés. Enfin, nous analyserons l'effet du genre sur la nature des actes subis et/ou perpétrés.*

---

Citer ce document / Cite this document :

Ce texte original a été produit dans le cadre du Colloque doctoral international de l'éducation et de la formation qui s'est tenu à Nantes, les 28 et 29 novembre 2013. Il est permis d'en faire une copie papier ou digitale pour un usage pédagogique ou universitaire, en citant la source exacte du document, qui est la suivante :

Berguer, A. (2013). La cyberviolence entre adolescents en France : premiers résultats d'une enquête de victimation et de violence auto-reportée, In *Actes du colloque "Colloque doctoral international de l'éducation et de la formation. Nantes : 28 -29 novembre 2013* (actes en ligne : <http://www.cren.univ-nantes.fr/>).

Aucun usage commercial ne peut en être fait sans l'accord des éditeurs ou archiveurs électroniques. Permission to make digital or hard copies of all or part of this work for personal or classroom use is granted without fee provided that copies are not made or distributed for profit or commercial advantage and that copies bear this notice and the full citation on the first page.

# La cyberviolence entre adolescents en France : premiers résultats d'une enquête de victimation et de violence auto-reportée

## Résumé

*Les Technologies de l'Information et de la Communication (TIC) sont porteuses de nombreuses opportunités pour les adolescents mais elles présentent, dans le même temps, certains dangers dont la cyberviolence. Après avoir souligné les difficultés sémantiques, conceptuelles et opérationnelles relatives à cet objet d'étude et précisé notre positionnement théorique et méthodologique, nous présenterons les premiers résultats d'une enquête de victimation et de violence auto-reportée dirigée par le Professeur Catherine Blaya et menée auprès de 3589 collégiens et lycéens. Nous montrerons que 43,5 % des élèves interrogés déclarent avoir été victimes de cyberviolence au cours de l'année scolaire et 32,6 % auteurs et préciserons les taux de prévalence relatifs à chacun des neuf types de cyberviolence étudiés. Enfin, nous analyserons l'effet du genre sur la nature des actes subis et/ou perpétrés.*

## INTRODUCTION

Les jeunes sont souvent qualifiés de « génération digitale » ou de « génération branchée » : nés dans une société de médias où « l'accès à l'information, au savoir et à la culture est numérique » (Octobre, 2009), ils ont grandi avec les technologies de l'information et de la communication et en font un usage souvent intense et innovant. En France, 96 % des jeunes de 8 à 17 ans utilisent internet (Tns-Sofres, 2011) et 84 % des 12-18 ans ont un téléphone portable (Bigot et Croutte, 2010). Le développement des smartphones et leur diffusion rapide, notamment auprès des jeunes (Médiamétrie, 2012), a fait apparaître de nouveaux usages et 21 % des 9-16 ans se connectent à internet par ce biais (Blaya et Alava, 2012). Si ces moyens de communication sont indéniablement porteurs de nombreuses opportunités en termes d'interactions sociales, d'apprentissages, d'enseignements ou de loisirs (Blaya, 2013), ils ouvrent dans le même temps la voie à certains risques parmi lesquels la cyberviolence entre pairs.

## REVUE DE LA LITTÉRATURE AU NIVEAU INTERNATIONAL

### Des difficultés sémantiques, conceptuelles et opérationnelles

Bien que plusieurs termes puissent être utilisés pour faire référence aux actes de violence commis par le biais des nouvelles technologies, le concept de « *cyberbullying* » semble largement prédominant dans la recherche au niveau international. A titre illustratif, alors que 220 références sont obtenues lorsque nous tapons le mot clé « *cyberbullying* » dans la base de données ERIC, seuls 2 résultats apparaissent lorsque nous tapons le mot clé « cyberviolence », 9 lorsque nous tapons le mot clé « *cyber harassment* » et 87 lorsque nous tapons le mot clé « *online harassment* ». Traduit de

manière imparfaite en Français par « cyberharcèlement », le néologisme « *cyberbullying* » est construit à partir du terme « *bullying* » dont la définition la plus communément admise est celle d'Olweus (1993) : « un élève est victime de *bullying* lorsqu'il est soumis de façon répétée et à long terme à des actions négatives de la part d'un ou de plusieurs élèves et qu'il a des difficultés à se défendre », auquel on ajoute le préfixe « cyber » qui renvoie à l'espace numérique. Nous pourrions alors penser que le « *cyberbullying* » n'est autre que la transposition d'un phénomène déjà bien connu, le *bullying*, au contexte numérique. En réalité, derrière cette simplicité apparente, se cache un concept dont l'utilisation et la définition sont loin de faire consensus au sein de la communauté scientifique.

La première difficulté est que le concept de *cyberbullying* s'apparente à ce que Tokunaga appelle un « *umbrella term* » soit un terme souvent utilisé à tort et qui recouvre une large gamme de situations (Tokunaga, 2010). C'est ainsi qu'alors que certains auteurs vont proposer une définition du *cyberbullying* qui ne fait pas ou peu référence à la définition originelle du *bullying* et se centre principalement sur l'usage des nouvelles technologies pour nuire (Twyman et al., 2010), d'autres, au contraire, incluent dans leur définition du *cyberbullying* chacun des critères du *bullying* à savoir la répétition, l'intention de nuire et le déséquilibre des forces (Hinduja et Patchin, 2009 ; Smith, Mahdavi, Carvalho et Tippett, 2008).

La seconde difficulté réside dans le fait que même si les auteurs s'accordent pour adopter une définition précise du *cyberbullying* qui ferait référence à la définition stricte du *bullying*, la question de la transposition dans le contexte en ligne des critères mis en évidence dans le contexte hors ligne se pose. C'est notamment le cas du critère de répétition qui a fait et fera sans doute encore couler beaucoup d'encre. Comme le remarquent Slonje, Smith et Frisen (2013), un acte de violence en ligne peut avoir un effet « boule de neige » et se répercuter de manière répétée indépendamment de toute nouvelle action de l'auteur initial, simplement du fait de la persistance des contenus dans le cyberspace ou de la possibilité qu'ont d'autres personnes de rediffuser les contenus négatifs. Peut-on pour autant considérer comme répétée une violence qui n'est commise qu'une fois par le ou les auteur(s) ? Si pour Wolak, Mitchell et Finkelhor (2007) une agression unique par internet ou téléphone portable ne peut s'apparenter à du *cyberbullying*, cette réponse est loin de faire consensus et d'autres auteurs proposent au contraire de baser la définition du critère de répétition sur les technologies utilisées et les caractéristiques spécifiques des contenus publiés, sans tenir compte du comportement du ou des agresseur(s) (Dooley, Pyzalski et Cross, 2009).

De ces difficultés sémantiques et conceptuelles découle un certain nombre de divergences quant à l'opérationnalisation de l'objet d'étude « *cyberbullying* ». En effet, les chercheurs n'étant pas d'accord sur les caractéristiques fondamentales du *cyberbullying*, ils ne vont pas faire les mêmes choix quant aux critères du *bullying* traditionnel à inclure ou à exclure dans leurs définitions. Ces choix vont bien sûr influencer les résultats obtenus et nuire à la comparabilité des différentes études.

## **Prévalence et nature de la cyberviolence**

De nombreuses études transversales ont été menées ces dix dernières années à travers le monde afin d'évaluer la prévalence de la cyberviolence et d'informer quant à sa nature. Toutefois, du fait des difficultés que nous venons d'évoquer, il ressort de ce corpus de recherche des résultats disparates qui ne favorisent pas la constitution d'un savoir solide sur le sujet. Nous tenterons ici de synthétiser les principaux résultats mis en évidence notamment en Europe.

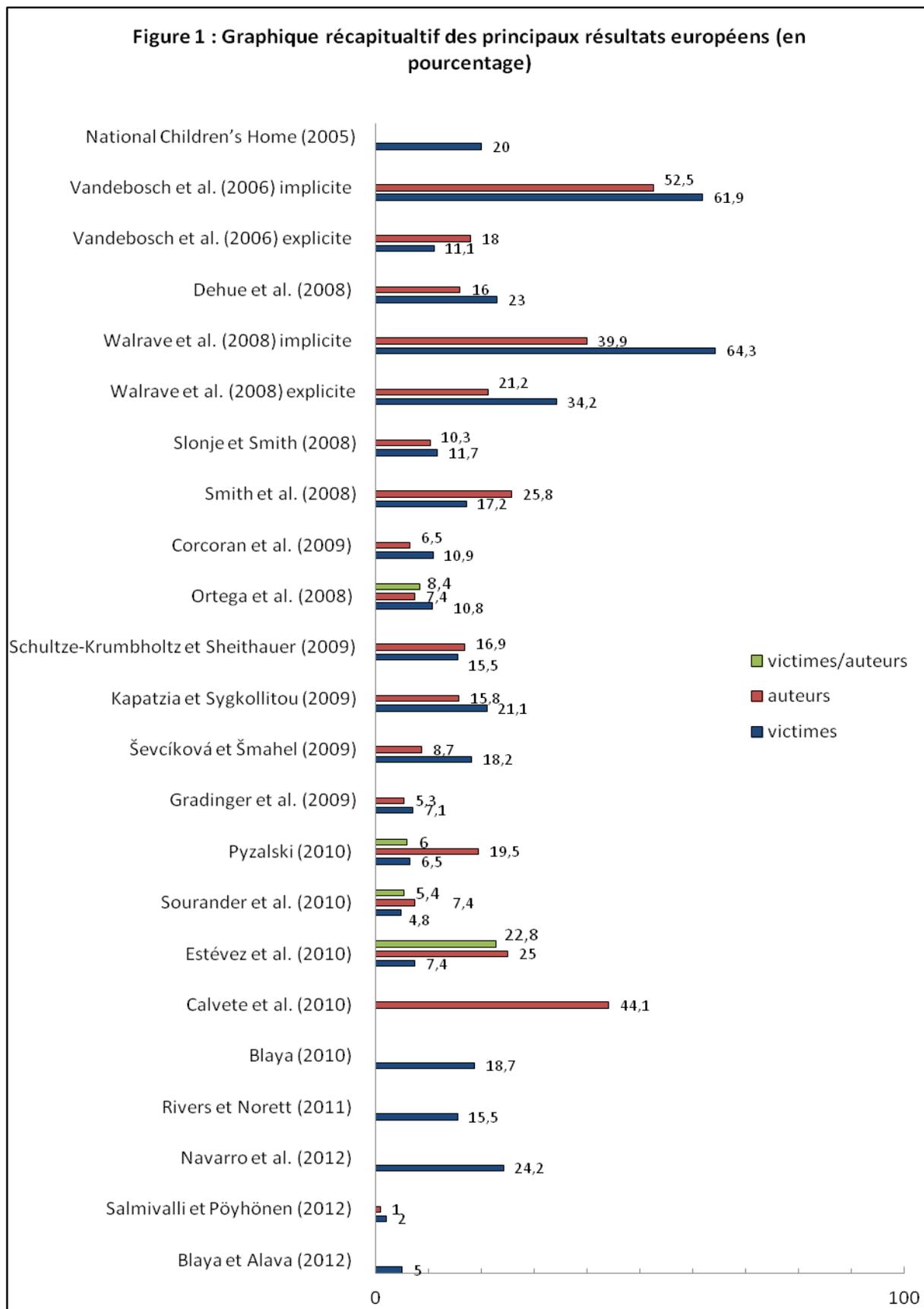
Comme le montre la figure 1, les taux de prévalence des victimes, des auteurs et des

victimes/auteurs sont très variables d'une étude à l'autre. Les taux de victimation varient ainsi de 2 % de l'échantillon en Finlande (Salmivalli et Pöyhönen, 2012) à 64,3 % en Belgique (Walrave, Lenaerts et De Moor, 2008). Pour ce qui est des taux de perpétration, ils vont de 52,5 % de l'échantillon en Belgique (Vandebosch, Van Cleemput, Mortelmans et Walrave, 2006) à 1 % en Finlande (Salmivalli et Pöyhönen, 2012). Enfin, la prévalence des victimes et auteurs à la fois va de 22,8 % de l'échantillon en Espagne (Estévez, Villardon, Calvete et Orue, 2010) à 5,4 % en Finlande (Sourander et *al.*, 2010). Cette grande variabilité des résultats peut s'expliquer par les différences de définitions et d'indicateurs utilisés pour mesurer le phénomène. Les échantillons ne sont par ailleurs pas toujours comparables, soit parce qu'ils ne sont pas construits de la même manière, soit parce qu'ils ne sont pas constitués par les mêmes groupes d'individus en fonction de différentes variables (âge, genre, milieu social...). Tout cela concourt au fait que les résultats sont difficilement comparables, d'autant plus que les catégories mises en évidence ne sont pas toujours les mêmes : alors que dans certains travaux les chercheurs identifient les victimes et les auteurs, d'autres différencient les victimes seulement, les auteurs seulement et les victimes/auteurs. La synthèse de ces résultats disparates et peu comparables a néanmoins un intérêt, celui de montrer que la cyberviolence est un phénomène global qui affecte les jeunes de toute l'Europe et plus largement du monde entier (Blaya, 2013).

Au-delà de la quantification des violences dans le contexte numérique, les travaux se sont aussi souvent penchés sur la question de la nature de la cyberviolence. Bien que là encore, les résultats ne convergent pas toujours, il semble que la cyberviolence soit le plus souvent commise par le biais des messageries instantanées de type MSN ou sur les chats et consiste en l'envoi de messages d'insultes, de commentaires méchants ou menaçants (Smith et *al.*, 2008 ; Steffgen ; Pfetsch, König et Bredemus, 2009). Les rapides évolutions des différentes plateformes de communication laissent néanmoins penser que les résultats des enquêtes menées plus récemment seraient quelque peu différents, avec une représentation peut-être plus importante des réseaux sociaux. Les violences commises par le biais des téléphones portables, notamment les insultes *via* les textos semblent aussi faire partie des violences en ligne les plus répandues (Raskauskas et Stoltz (2007) ; Smith et *al.*, 2008). En revanche, beaucoup d'études confirment le fait que l'envoi ou la diffusion de photos embarrassantes est un type de violence plus rare, tout comme le *happy slapping*<sup>1</sup> même si celui-ci est moins souvent pris en compte dans les enquêtes (Blaya, 2010 ; Mishna, Cook, Gadalla, Daciuk et Solomon, 2010).

---

<sup>1</sup> Le « *happy slapping* » consiste à filmer ou à photographier l'agression physique d'une personne à l'aide d'un téléphone portable et à diffuser ensuite les images à un certain nombre de personnes soit par téléphone portable soit sur internet.



## Positionnements théorique et méthodologique adoptés dans cette recherche

Nous l'avons vu, la recherche dans le domaine des violences entre pairs commises par le biais des technologies de la communication souffre du manque de consistance dans la définition et l'opérationnalisation de cet objet d'étude. Les difficultés sont selon nous très souvent liées à la confusion entre cyberviolence et *cyberbullying* qui sont des concepts qu'il nous semble pourtant essentiel de ne pas confondre dans le sens où ils peuvent recouvrir des actes, des processus et des conséquences très différents. Le brouillage conceptuel est par ailleurs renforcé par certaines traductions françaises qui n'expriment pas l'idée fondamentale de répétition (nous pensons ici aux termes d'« intimidation » ou de « brimades »). Pour pallier ces difficultés, nous prenons le parti de ne pas réduire la cyberviolence au *cyberbullying* avançant que tout acte de cyberviolence ne remplit pas forcément les critères propres au *cyberbullying* que sont par exemple l'intention ou la répétition. A l'instar de Debarbieux dans le cadre des travaux sur la violence à l'école, nous adoptons une définition « large » de la cyberviolence. Autrement dit, nous choisissons de ne pas imposer de définition préconçue aux enquêtés afin de ne pas les enfermer dans une représentation qui ne refléterait pas la réalité de leurs expériences (Debarbieux, 1999) et de considérer comme violence ce qu'ils perçoivent comme telle.

Au niveau méthodologique cette posture se traduit par l'utilisation d'un questionnaire de victimation et de violence auto-reportée permettant de mesurer la cyberviolence dans toute sa complexité et sa multidimensionnalité. Comme l'ont fait notamment les chercheurs de l'Observatoire International de la Violence à l'École dans le cadre des études sur les violences en milieu scolaire, nous proposons d'étudier le phénomène de cyberviolence en invitant un échantillon d'élèves à remplir un questionnaire présentant différents comportements déviants représentatifs et en leur demandant s'ils ont été victimes et/ou auteurs de ces comportements et si oui à quelle fréquence (questions à échelles). L'opérationnalisation de la cyberviolence au travers des comportements déviants proposés s'appuie sur les résultats des recherches précédentes concernant la nature de la cyberviolence. Le risque de ne pas proposer la totalité des comportements possibles est évité en proposant aux répondants une question ouverte dans laquelle ils sont invités à nous informer des autres comportements dont ils ont pu être victimes ou auteurs. Cette méthodologie vise une objectivation et une explication du phénomène de cyberviolence dans sa globalité. Elle permet selon nous une analyse fine de la nature, de la prévalence et des caractéristiques des situations de cyberviolence, bien plus que les enquêtes dans lesquelles la cyberviolence (ou le *cyberbullying*) est opérationnalisée en un ou deux items dichotomiques globaux de type « as-tu été victime/auteur ? » précédés d'une définition plus ou moins précise de ce dont il est question.

## METHODOLOGIE

### Procédure et outil

Les données ont été récoltées de Mars à Juin 2012 dans 17 collèges et 5 lycées volontaires répartis dans plusieurs académies. Deux procédures ont été mises en place : dans certains établissements les élèves ont répondu au questionnaire dans sa version papier sous notre supervision, dans d'autres les élèves ont répondu au questionnaire en ligne sous la supervision d'un adulte de l'établissement (professeur de technologie, professeur documentaliste ou assistant d'éducation). Les parents ont au préalable donné leur accord pour que leurs enfants participent à l'enquête.

Le questionnaire utilisé est inspiré du questionnaire de Smith et *al.* (2008) et a été adapté au contexte français par le Professeur Catherine Blaya, directrice de cette recherche. La première

version a été testée à l’occasion d’une enquête menée en 2010 dans trois lycées de Côte d’Or par Julien Berthaud, alors étudiant en Master 1 de sciences de l’éducation. Les observations que ce dernier a pu faire sur le terrain ainsi que les résultats exploratoires ont permis d’apporter certaines modifications.

Trois grandes parties constituent le questionnaire. La première a trait aux usages numériques des adolescents (accès aux technologies, types d’usages, fréquence d’utilisation...). La deuxième grande partie constitue véritablement le cœur du questionnaire et consiste en une série de questions portant sur l’expérience que les jeunes ont pu avoir de la cyberviolence en tant que victimes et/ou auteurs au cours de l’année scolaire en cours. Neuf sous-parties correspondent chacune à un type de cyberviolence. Les types de cyberviolence pris en compte sont les suivants :

- l’envoi de textos désagréables, insultants, humiliants ou intimidants
- la diffusion d’images humiliantes filmées avec un téléphone portable
- les appels téléphoniques menaçants, insultants ou humiliants
- l’envoi d’images ou de vidéos insultantes ou humiliantes
- l’envoi d’e-mails insultants, humiliants ou intimidants
- l’envoi de messages désagréables (insultes, menaces, rumeurs etc.) sur un chat ou une messagerie instantanée type MSN
- les messages, images ou vidéos désagréables sur un réseau social type Facebook ou sur un blog
- le piratage de données personnelles pour diffuser des choses désagréables
- l’exclusion d’un groupe d’amis en ligne

Des questions plus précises sur l’expérience vécue sont posées aux élèves qui déclarent avoir été victimes et/ou auteurs de chacune de ces violences (fréquence, durée, objectif...). Enfin, la dernière partie du questionnaire regroupe les items qui portent sur l’âge, le genre ou encore le milieu social des élèves interrogés.

## **Échantillon**

Au total 3589 élèves ont participé à l’enquête (1669 ont rempli le questionnaire papier, 1920 le questionnaire en ligne). Toutefois, après suppression des questionnaires trop partiellement remplis ou complétés de manière incohérente, l’échantillon se compose de 3578 élèves parmi lesquels 3065 collégiens et 495 lycéens<sup>2</sup>. Bien que l’enquête ait été menée dans des établissements volontaires et non en fonction d’un plan d’échantillonnage, nous avons essayé de recueillir les données dans des établissements variés (urbains/ruraux, entrant dans le dispositif de l’éducation prioritaire ou non, en ville/en banlieue).

## **Analyses**

Les analyses présentées dans cet article ont été effectuées à l’aide du logiciel SphinxPlusV5.

---

<sup>2</sup> 18 élèves n’ont pas inscrit l’identifiant de leur établissement lors de la passation en ligne, il n’est donc pas possible de savoir s’ils sont lycéens ou collégiens.

## RESULTATS

### Taux de prévalence de la victimation et de la perpétration

Les données montrent que 43,5 % des élèves de l'échantillon répondent avoir été victimes au cours de l'année scolaire d'au moins un des actes de cyberviolence abordés dans le questionnaire. Parmi eux, 703 élèves soit 19,6 % de l'échantillon total et 45,1 % des victimes ne sont concernés par la cyberviolence qu'en tant que victimes. Autrement dit, plus d'une victime sur deux (54,9 %) déclare dans le même temps avoir été auteur d'au moins un acte de cyberviolence.

Si l'on ne considère que l'échantillon de collégiens nous pouvons voir que 43,4 % des élèves répondent avoir été victimes d'au moins un acte de cyberviolence au cours de l'année scolaire. Le taux de victimation observé chez les lycéens est très proche : ils sont 44,6 % à répondre avoir été victimes d'au moins un des actes de cyberviolence abordés (le test du  $\chi^2$  permet de conclure à une différence non significative avec les collégiens).

Pour ce qui est de la perpétration, les résultats montrent qu'au sein de l'échantillon total 32,6 % des élèves déclarent avoir commis au moins un acte de cyberviolence au cours de l'année scolaire. Parmi eux, 310 élèves soit 8,7 % de l'échantillon total et une minorité des auteurs (26,6 %) ne sont concernés par la cyberviolence qu'en tant qu'auteurs. Autrement dit, pas moins de 73,4 % des auteurs de cyberviolence déclarent en même temps avoir été victimes d'au moins un acte de cyberviolence.

Les analyses menées au sein de l'échantillon de collégiens montrent que 33,2 % des élèves se déclarent auteurs de cyberviolence. Lorsque l'on ne considère que l'échantillon de lycéens, les résultats semblent assez similaires puisque 28,9 % des élèves répondent avoir commis au moins un acte de cyberviolence au cours de l'année. Si nous avons précédemment montré que les collégiens et les lycéens sont tout autant susceptibles d'être victimes de cyberviolence, il en va différemment pour la perpétration. En effet, le test du  $\chi^2$  d'indépendance correspondant au tableau croisé des variables « type d'établissement » et « perpétration » montre qu'il y a une différence (bien qu'elle soit peu significative) entre les collégiens et les lycéens ( $\chi^2 = 3,63$ ,  $1-p = 94,32$  %). Les collégiens sont ainsi très légèrement plus nombreux que les lycéens à déclarer avoir commis au moins un acte de cyberviolence.

### Nature des actes subis et perpétrés

Après avoir mis en évidence les taux de victimes et d'auteurs de cyberviolence, nous nous intéresserons ici plus précisément à la nature des actes qui sont perpétrés et/ou subis. Les données indiquent que le type de cyberviolence qui fait le plus de victimes au sein de l'échantillon total est de loin les textos désagréables (24 %) suivi des appels désagréables (15,7 %). Viennent ensuite l'usurpation d'identité (12,5 %) et l'exclusion en ligne (12,5 %) puis les contenus désagréables sur un chat ou une messagerie instantanée (11,1 %). Les victimations les moins déclarées sont les e-mails désagréables (7,1 %), les violences *via* les réseaux sociaux ou les blogs (6,6 %) et enfin la réception d'images désagréables (6,6 %) ou la diffusion de vidéos humiliantes (5,2 %). Du côté des auteurs, les violences rapportées le plus fréquemment sont par ordre d'importance, l'exclusion en ligne (14,5 %), les textos (14,3 %), les appels téléphoniques (9,4 %) et les agressions par chat/messagerie instantanée (9,4 %). Au contraire, l'usurpation d'identité (6,1 %), la diffusion de vidéos humiliantes (4,7 %), les violences *via* les réseaux sociaux ou les blogs (3,7 %), les e-mails

désagréables (2,5 %) et l’envoi d’images ou de vidéos dérangeantes (2,4 %) sont les actes les moins fréquemment déclarés. Il apparaît pour certaines violences un écart entre les déclarations des victimes et des auteurs. C’est le cas notamment des agressions par e-mails, de l’usurpation d’identité et de l’envoi d’images ou de vidéos dérangeantes qui sont nettement plus rapportés par les victimes que par les auteurs. Il est probable que, de leur point de vue, les auteurs ne perçoivent pas ces actes comme des agressions alors que les victimes les vivent en tant que telles. A l’inverse, l’exclusion en ligne est un peu plus souvent déclarée par les auteurs que par les victimes, ce qui laisse penser que ce type d’acte n’est pas forcément interprété comme une violence par les victimes. Il est par ailleurs envisageable que les élèves confondent le fait de participer à l’exclusion de quelqu’un en ligne et le fait de simplement bloquer un contact, ce qui pourrait entraîner une surreprésentation des auteurs. Enfin, le fait que cette violence soit par définition commise par plusieurs personnes à l’encontre d’une personne peut aussi expliquer la plus forte prévalence des auteurs comparée à celle des victimes.

Tableau 1 : Taux de prévalence des victimes pour chacun des types de cyberviolence étudiés (N=3578)

Type de cyberviolence	Taux de prévalence des Victimes
Textos désagréables	24 %
Appels désagréables	15,7 %
Usurpation d’identité	12,5 %
Exclusion en ligne	12,5 %
Contenus désagréables sur un chat ou une messagerie instantanée	11,1 %
E-mails désagréables	7,1 %
Contenus désagréables sur un réseau social ou un blog	6,6 %
Images ou vidéos désagréables	6,6 %
Diffusion de vidéos humiliant ou embarrassant la victime	5,2 %

Tableau 2 : Taux de prévalence des auteurs pour chacun des types de cyberviolence étudiés (N=3578)

Type de cyberviolence	Taux de prévalence des auteurs
Exclusion en ligne	14,5 %
Textos désagréables	14,3 %
Appels désagréables	9,4 %
Contenus désagréables sur un chat ou une messagerie instantanée	9,4 %
Usurpation d’identité	6,1 %
Diffusion de vidéos humiliant ou embarrassant la victime	4,7 %
Contenus désagréables sur un réseau social ou un blog	3,7 %
E-mails désagréables	2,5 %
Images ou vidéos désagréables	2,4%

## Effet du genre sur la nature des actes subis et perpétrés

Nous proposons ici de mettre en évidence les éventuelles différences dans le type d'actes subis et/ou perpétrés en fonction du genre.

Notre premier objectif est de comparer les proportions des victimes des différents types de cyberviolence au sein des victimes filles et des victimes garçons. Les analyses portent donc sur la strate des victimes et les fréquences sont calculées par rapport au nombre de victimes pour chaque genre. Les résultats sont résumés dans le tableau qui suit.

Tableau 3 : Tableau récapitulatif des taux de victimation pour chacun des types de cyberviolence en fonction du genre (strate des victimes, N= 1558).

		Nombre de citations	Fréquence (par rapport au nombre de victimes garçons/filles)	Significativité (Chi2)
Victimes textos	Garçons	339	52,1 %	**
	Filles	502	58,3 %	
Victimes diffusion de vidéos humiliantes	Garçons	99	15,2 %	***
	Filles	83	9,8 %	
Victimes appels	Garçons	220	35,9 %	N.S
	Filles	309	37,2 %	
Victimes réception images/vidéos dérangeantes	Garçons	112	19,3 %	**
	Filles	120	15,8 %	
Victimes e-mails <sup>3</sup>	Garçons	101	17,8 %	N.S
	Filles	148	18,4 %	
Victimes Chat/MSN <sup>4</sup>	Garçons	135	23,7%	***
	Filles	260	33,6 %	
Victimes réseaux sociaux <sup>5</sup>	Garçons	93	16,9 %	N.S
	Filles	141	18,4 %	
Victimes usurpation d'identité	Garçons	195	31,2 %	N.S
	Filles	248	29,5 %	
Victimes exclusion	Garçons	185	30,9 %	N.S
	Filles	256	32 %	

Les pourcentages sont calculés par rapport au nombre de citations, ce qui permet d'exclure les non réponses.

**A lire : 52,1 % des garçons victimes de cyberviolence le sont par le biais des textos.**

Comme nous pouvons le voir, les données montrent que les filles et les garçons sont proportionnellement tout autant susceptibles d'être victimes d'appels ou d'e-mails désagréables, de contenus négatifs sur les réseaux sociaux, d'usurpation d'identité ou encore d'exclusion d'un

<sup>3</sup> Nous ne comptons pas ici les victimes d'images ou de vidéos désagréables transmises par e-mails qui appartiennent à la catégorie des victimes de la réception d'images ou de vidéos dérangeantes. L'inclusion de ces victimes dans la catégorie des victimes par e-mail ne change pas les résultats.

<sup>4</sup> De même, nous ne comptons pas ici les victimes d'images ou de vidéos désagréables transmises par le biais d'un chat qui appartiennent à la catégorie des victimes de la réception d'images ou de vidéos dérangeantes. L'inclusion de ces victimes dans la catégorie des victimes par chat ne change pas les résultats.

<sup>5</sup> De même, nous ne comptons pas ici les victimes d'images ou de vidéos désagréables transmises par le biais d'un réseau social qui appartiennent à la catégorie des victimes de la réception d'images ou de vidéos dérangeantes. L'inclusion de ces victimes dans la catégorie des victimes par réseau social ne change pas les résultats.

groupe en ligne. En revanche, les filles sont plus souvent victimes par le biais des chats et des messageries instantanées ou des textos. Les garçons, quant à eux, sont très significativement plus souvent victimes de la diffusion de vidéos les humiliant et de la réception d'images ou de vidéos désagréables, ce qui a déjà été mis en évidence par les travaux de Patchin et Hinduja (2012). Les violences relationnelles<sup>6</sup> telles que l'usurpation d'identité et l'exclusion d'un groupe en ligne, contrairement à ce que l'on pourrait attendre du fait que ce type de violence fait plus de victimes chez les filles dans le contexte hors ligne (Crick et Grotpeter, 1995), sont ici tout autant rapportées par les garçons que par les filles. D'autres analyses montrent néanmoins que les filles restent très significativement plus nombreuses que les garçons à rapporter avoir été victimes de la diffusion de rumeurs<sup>7</sup> ( $\chi^2=26,97$ ,  $ddl=1$ ,  $1-p=>99,99\%$ ) : 36,7 % des victimes de diffusion de rumeurs sont des garçons alors que 61,8 % sont des filles.

Ces analyses ont été réitérées sur la strate des auteurs de cyberviolence. Les résultats sont résumés dans le tableau qui suit.

Tableau 4 : Tableau récapitulatif des taux de perpétration pour chacun des types de cyberviolence en fonction du genre (strate des auteurs, N=1165).

		Nombre de citations	Fréquence (par rapport au nombre d'auteurs garçons/filles)	Significativité (Chi2)
Auteurs textos	Garçons	239	47,7 %	N.S
	Filles	258	44,7 %	
Auteurs diffusion de vidéos humiliantes	Garçons	103	21,2 %	***
	Filles	61	10,9 %	
Auteurs appels	Garçons	162	32,7 %	N.S
	Filles	163	28,5 %	
Auteurs envoi images/vidéos dérangeantes	Garçons	51	10,6 %	***
	Filles	33	6,1 %	
Auteurs e-mails <sup>8</sup>	Garçons	42	9,2 %	N.S
	Filles	45	8,4 %	
Auteurs chat/MSN <sup>9</sup>	Garçons	132	27,2 %	**
	Filles	197	34,4 %	
Auteurs réseaux sociaux <sup>10</sup>	Garçons	66	13,6 %	N.S
	Filles	64	11,3 %	
Auteurs usurpation d'identité	Garçons	141	27,8 %	***
	Filles	73	12,6 %	
Auteurs exclusion	Garçons	230	46,7 %	N.S
	Filles	284	50,2 %	

Les pourcentages sont calculés par rapport au nombre de citations, ce qui permet d'exclure les non réponses.

**A lire : 47,7 % des garçons auteurs de cyberviolence le sont par le biais des textos.**

<sup>6</sup> Les violences relationnelles visent à nuire aux relations sociales de la victime. Elles se traduisent par l'ostracisme et la diffusion de rumeurs (Crick et Grotpeter, 1995 ; Lansford et al., 2012).

<sup>7</sup> Nous nous appuyons ici sur les réponses données à la question de l'objectif de la violence commise (du point de vue de la victime). Cette question est posée pour les violences par textos, appels, e-mails, réseaux sociaux, chat/MSN ainsi que pour l'usurpation d'identité et la diffusion de vidéos humiliantes.

<sup>8</sup> *Idem* note n°2.

<sup>9</sup> *Idem* note n°3.

<sup>10</sup> *Idem* note n°4.

Nous le voyons, les garçons auteurs de cyberviolence ont très significativement plus tendance que les filles auteures de cyberviolence à diffuser des vidéos humiliantes, à envoyer des images ou des vidéos dérangeantes et à usurper l'identité de leurs victimes. Les filles auteures de cyberviolence, sont quant à elles plus susceptibles d'agir par le biais des chats et des messageries instantanées de type MSN. Les autres types de cyberviolence sont tout autant commis par les garçons que par les filles auteurs. Nos résultats semblent confirmer les travaux précédents, particulièrement ceux de Patchin et Hinduja (2012) qui ont montré que les garçons agissent plus que les filles par le biais d'images ou de vidéos alors que les filles agissent plus que les garçons par le biais de messages méchants postés en ligne. Ces résultats concordent par ailleurs en partie avec ce que nous avons montré pour la victimation. Les filles sont ainsi plus souvent victimes mais aussi auteures de cyberviolences commises par le biais des chats et des messageries instantanées et les garçons sont plus souvent victimes mais aussi auteurs de la diffusion de vidéos humiliant la victime ou de l'envoi d'images ou de vidéos dérangeantes. En revanche, pour ce qui est de l'usurpation d'identité, les garçons ne sont pas plus susceptibles que les filles de déclarer en avoir été victimes alors que nous l'avons vu, ils sont plus nombreux à rapporter avoir commis ce type d'acte.

## DISCUSSION

Au total, ce sont 52,2 % des élèves interrogés qui se révèlent être concernés par le phénomène de cyberviolence soit en tant que victimes seulement, auteurs seulement ou victimes et auteurs à la fois. Ces premiers résultats nous permettent de dire que la cyberviolence est un phénomène non négligeable en France même si, bien sûr, tous les cas n'auront pas forcément des conséquences graves. Ces taux peuvent paraître élevés au regard de ceux qui ont été mis en évidence dans d'autres pays mais n'oublions pas que nous ne réduisons pas la cyberviolence au *cyberbullying* (comme le font beaucoup d'auteurs) mais adoptons une définition « large » du concept qui englobe les violences ponctuelles et les violences répétées.

La comparaison des résultats observés chez les collégiens et les lycéens a montré que contrairement au harcèlement traditionnel, la probabilité d'être victime de ce type de violence ne diminue pas avec l'âge. Sachant qu'à mesure qu'ils grandissent, les adolescents sont de plus en plus nombreux à se rendre sur internet de manière quotidienne et à se connecter pendant de longues sessions (Kredens et Fontar, 2010), il semble logique que les prises de risque et la victimation perdurent. Pour autant, le test du chi 2 d'indépendance mené à partir du tableau croisé des variables « type d'établissement » et « victimation » montre que les lycéens ne sont pas plus susceptibles d'être victimes de cyberviolence : le risque perdure donc mais n'augmente pas. Cela laisse penser que la probabilité d'être victime n'est pas directement corrélée à l'intensité des usages des technologies. Rappelons par ailleurs que nous avons montré que les collégiens étaient légèrement plus susceptibles que les lycéens de se déclarer auteurs de cyberviolence. De plus amples investigations méritent d'être menées sur cette question afin d'explorer plus précisément comment s'articulent les variables usages numériques, victimation/perpétration et âge.

Les résultats relatifs à la nature de la cyberviolence nous ont permis de montrer que bien qu'ils soient souvent décriés, les réseaux sociaux ne sont le théâtre des victimations que pour 6,6 % des élèves de l'échantillon soit 15,1 % des victimes. Même si, comme le remarque Blaya (2013), les agressions sur les chats ou les messageries instantanées ainsi que les exclusions en ligne peuvent être vécues sur les réseaux sociaux<sup>11</sup>, cet outil ne semble pas être celui qui véhicule le plus de cyberviolence. De la même façon, alors que le *happy slapping* est la forme de violence en ligne qui a été la plus médiatisée ces dernières années, les résultats montrent qu'en réalité ce type d'agression

---

<sup>11</sup> Facebook propose une messagerie instantanée depuis avril 2008.

reste très rare : 5,2 % des élèves de l'échantillon sont victimes de la diffusion de vidéos humiliantes et 4,7 % déclarent avoir commis un tel acte.

Enfin, nous avons pu observer des différences entre les filles et les garçons quant à la nature des actes qu'ils sont les plus susceptibles de subir et/ou de perpétrer. Les résultats montrent que les filles victimes de cyberviolence ont plus tendance à être victimes de violences qui passent par les mots alors que les garçons ont plus tendance à être victimes par le biais d'images ou de vidéos blessantes ou choquantes. Ces résultats vont dans le sens de travaux menés dans le cadre de la violence en face à face qui ont montré que les filles sont plus concernées par les violences verbales (Troyna et Hatcher, 1992 cités par Moody, Piguët, Barby et Jaffe, 2013) alors que les garçons sont plus concernés par les violences physiques (Wang, Ianotti et Nansel, 2011). La diffusion de vidéos humiliantes pouvant être du vidéolynchage (le film diffusé est une agression physique), il n'est pas étonnant que les garçons victimes de cyberviolence en soient plus souvent victimes que les filles. Les analyses menées sur la strate des auteurs de cyberviolence nous ont permis de montrer des résultats similaires à ceux mis en évidence chez les victimes. Les filles sont ainsi plus souvent victimes mais aussi auteurs de cyberviolences commises par le biais des chats et des messageries instantanées et les garçons sont plus souvent victimes mais aussi auteurs de la diffusion de vidéos humiliant la victime ou de l'envoi d'images ou de vidéos dérangeantes. Ceci laisse penser que les contenus méchants postés sur les chats ou les messageries instantanées sont plus souvent le fait de filles qui visent des filles alors qu'au contraire, l'envoi ou la diffusion de vidéos ou images humiliantes ou dérangeantes sont plus souvent le fait de garçons qui visent des garçons. Des analyses quantitatives et qualitatives complémentaires permettront par la suite de tester cette hypothèse et d'approfondir notre compréhension des processus en jeu au regard de la variable genre.

## CONCLUSION

La revue de la littérature internationale montre que la question de la cyberviolence a pour l'heure été peu étudiée dans le contexte français. Pourtant, les résultats présentés dans cet article nous laissent dire que la cyberviolence entre adolescents est une réalité dans notre pays. Si ce phénomène fait depuis quelques temps partie des préoccupations éducatives et politiques -en témoigne par exemple le guide contre le cyberharcèlement distribué aux établissements scolaires depuis la rentrée 2011- la compréhension de ses caractéristiques, processus et liens avec le milieu scolaire nécessite d'être approfondie afin que puissent être mises en place des mesures de prévention et d'intervention adaptées et efficaces. Nous espérons que l'ensemble des analyses menées à partir des données recueillies dans le cadre de cette recherche pourront y contribuer.

*Aurélie Berguer*  
*IREDU, Université de Bourgogne*

## BIBLIOGRAPHIE

- Bigot, R., Croutte, P. (2010). *La diffusion des technologies de l'information et de la communication dans la société française (2010)*, Paris : Crédoc, 231 p. Accédé le 17.01.2011, url : [http://www.arcep.fr/uploads/tx\\_gspublication/rapport-credoc-2010-101210.pdf](http://www.arcep.fr/uploads/tx_gspublication/rapport-credoc-2010-101210.pdf)
- Blaya C. (2010). Cyberbullying in France: a case study in Bordeaux in Mora-Merchan J.A., Jäger, T. (Eds). *Cyberbullying: a cross national comparison*, Landau: Verlag Empirische Pädagogik, 282p.
- Blaya, C., Alava, S. (2012). Risques et sécurité pour les enfants sur internet : le rapport français, LSE, London : EU Kids Online.
- Blaya, C. (2013). Les ados dans le cyberspace. Prises de risque et cyberviolence, De Boeck, Coll. Pédagogies en Développement, 248 p.
- Crick, N.R., Grotpeter, J.K., (1995). Relational aggression, gender and social-psychological adjustment. *Child Development*, 66 (3): 710-722.
- Debarbieux, E. (1999). *La violence en milieu scolaire. 2. Le désordre des choses*. Paris : ESF.
- Dooley J., Pyszalski J., Cross, D. (2009). Cyberbullying Versus Face-to-Face Bullying: A Theoretical and Conceptual Review, *Journal of Psychology*, 217(4): 182–188.
- Estévez, A., Villardón, L., Calvete, E., Padilla, P., Orue, I. (2010). Adolescentes víctimas de cyberbullying: prevalencia y características. *Psicología Conductual*, 18(1): 73-89.
- Hinduja, S., Patchin, J. (2009). *Bullying beyond the schoolyard: preventing and responding to cyberbullying*, United States : Corwin Press, 254 p.
- Kredens, E., Fontar, B. (2010). *Comprendre les comportements des enfants et des adolescents sur internet pour les protéger des dangers*, Fréquence Écoles, 128 p.
- Lansford, J.E, et al. (2012) Boys' and Girls' Relational and Physical Aggression in Nine Countries. *Aggressive Behavior*, 38 (4): 298-308.
- Médiamétrie (2012). 15-24 ans : Mobile rime avec smartphone. Accédé le 17.07.2013, url : <http://www.audiencelemag.com/index.php?article=45&rub=3>
- Mishna, F., Cook, C., Gadalla T., Daciuk J., Solomon S. (2010). Cyber bullying behaviors among middle and high school students. *American Journal of Orthopsychiatry*, 80(3): 362-374.
- Moody, Z., Piguët, C., Barby, C, Jaffe, P.D. (2013). Violences entre pairs : les filles se distinguent ; Analyse des comportements sexospécifiques à l'école primaire en Suisse (Valais), *Recherches & Éducatives*, 8 : 33-47.
- Octobre, S. (2009). Pratiques culturelles chez les jeunes et institutions de transmission : un choc de cultures ? *Culture prospective*, 2009-1, 8 p.
- Olweus, D. (1993). *Bullying at school. What we know and what we can do*. Oxford: Blackwell.
- Patchin, J., Hinduja, S. (2012) *Cyberbullying Prevention and Response, Expert Perspectives*. New York: Routledge, 204 p.
- Raskauskas, J., Stoltz, A.D. (2007). Involvement in Traditional and Electronic Bullying Among Adolescents. *Developmental Psychology*, 43(3): 564-575.
- Salmivalli, C., Pöyhönen, V. (2012). Cyberbullying in Finland in Li Q., Cross D., Smith, P.K. (Eds) *Cyberbullying in the Global Playground: Research from International Perspectives*, Blackwell Publishing LTD.
- Slonje, R., Smith, P.K., Frisé, A. (2013). The nature of cyberbullying, and strategies for prevention, *Computers in Human Behaviors*, 29 (1): 26-32.

- Smith, P.K., Mahdavi, J., Carvalho, M., Fisher, S., Russel, S., Tippett, N. (2008). Cyberbullying: Its nature and impact in secondary school pupils. *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, 49: 376-385.
- Sourander, A., Brunstein Klomek, A., Ikonen, M., Lindroos, J., Luntamo, T., Koskelainen, M., Ristkari, T., Hans Helenius, H. (2010). Psychosocial Risk Factors Associated With Cyberbullying Among Adolescents. *Archives of General Psychiatry*, 67 (7).
- Steffgen, G., Pfetsch, J., König, A., Bredemus, L. (2009). Cyber bullying among school aged children in Luxembourg, Presentation at conference “European Conference on Developmental Psychology: Post Conference Workshop: Cyberbullying: Definition and Measurement”, Vilnius: Lithuania.
- Tns-Sofres. (2011). L’usage des réseaux sociaux chez les 8-17 ans. Rapport d’étude. Accédé le 12.03.2011, url : [http://www/tns-sofres.com/\\_assets/files/2011.07.04-reseaux-sociaux.pdf](http://www/tns-sofres.com/_assets/files/2011.07.04-reseaux-sociaux.pdf)
- Tokunaga, R.S. (2010). Following you home from school: a critical review and synthesis of research on cyberbullying victimization. *Computers in human behavior*, 26: 277-287.
- Twyman, K., Saylor, C., Taylor, L.A., Comeaux, C. (2010). Comparing Children and Adolescents Engaged in Cyberbullying to Matched Peers, *Cyberpsychology, Behavior, and Social Networking* 13 (2).
- Vandebosch, H., Van Cleemput, K., Mortelmans, D., Walrave, M. (2006) Cyberbullying among youngsters in Flanders. Accédé le 25.06.2010, url : <http://www.viwta.be/files/cyberbullying%20executive%20overwiev.pdf>
- Walrave, M., Lenaerts, S., & De Moor, S. (2008). Cyberteens @ risk? Tieners verknocht aan internet, maar ook waakzaam voor risico’s? Samenvatting survey. Antwerpen: University of Antwerp.
- Wang, J., Ianotti, R.J., Nansel, T.R. (2011). Cyber Bullying and Traditional Bullying: Differential Association with Depression. *Journal Adolescent Health*, 48(4): 415-417.
- Wolak, J., Mitchell, K., Finkelhor, D. (2007). Does online harassment constitute bullying? An exploration of online harassment by known peers and online-only contacts. *Journal of Adolescent Health*, 41(6): 51-58.